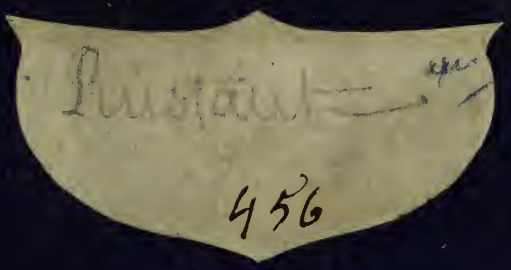
484



484

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

RUSTAUT;

OU

LA ROXELANE DE CHATOU,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

par M. SEWRIN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, boulevart Montmartre, le 13 décembre 1814.

Prix : 1 fr. 25 cent.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de Richelieu, n°. 7, près le Théâtre Français.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RUSTAUT, riche fermier, garçon sauvage et bourru,	M. BRUNET.
La Mère LAURENT, sa tante.	Mad. MENGOZZI.
LISE, caractère aimant, vif et gai, ferme et décidée, en un mot une Roxelane villageoise.	Mlle. PAULINE.
SUSANNE, } Sœurs de Lise.	Mlle. CUISOT.
FLORINE, } Sœurs de Lise.	Mlle. ALDÉGONDE.
JOUFFLU, garçon de ferme de Rustaut, et pour ainsi dire son souffre douleur.	M. VERNET.
PIERRE FALLOT, riche fermier, voisin de Rustaut, d'une franchise brusque et gaie.	M. TIERCELIN.
Ménétriers	
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe au village de Chatou, près Paris.

Le Théâtre représente une place ombragée par de gros marronniers. Vers le fond, à droite, est la ferme de Rustaut.

RUSTAUT,

OU

LA ROXELANE DE CHATOU

COMÉDIE.

ADMINISTRATION DU THÉATRE DES RUES

SCENE PREMIERE.

La Mère LAURENT, SUSANNE, FLORINE, *(toutes les trois viennent de la Ferme.)*

SUSANNE et FLORINE.

AIR : *Non, non, ma mère, (du jugement de Midas).*

PARTONS, ma mère,
Partons, quittons cette maison.
Nous avons ben raison
De nous plaindre, j'espère.
Partons, ma mère,
Quittons cette maison.

La mère LAURENT.

Eh! dites-moi donc un peu, p'tites filles, où qu'vous voulez aller? Oubliez-vous qu'à la mort ed' vot'père, ce pauv' Laurent! Dieu veuille avoir son âme! j'restai veuve, sans sou ni maille, avec trois enfans? Que seriez-vous devenues au fond d'la Picardie, si Rustaut, vot' cousin, le seul parent qu'vous eussiez au monde, n'eut offert d'vous prendre cheux lui? Dieu marci, d'puis que vous êtes là, dans c'te farme, i' n'vous laisse manquer d'rien; c'est l'plus riche métayer d'Chatou, et ça demande queuque considération.

SUZANNE.

Oui, mais il nous fait payer ben cher c'qu'il nous donne.

La mère LAURENT.

Dam! c'est qu'aussi vous vous regimbez p'têt' trop contre lui. Faites comme moi, mes enfans, quand i' me bruxe outre mesure, je l'prenons tout à la rebours, et je finissons souvent par li faire entendre raison.

FLORINE.

Mais ma mère, est c'qu'il est tant seul'ment possible d'li parler?

SUZANNE.

C'est un joli garçon!

FLORINE.

Ben aimable! ben gai!

SUZANNE.

D'une politesse et d'une douceur!

FLORINE.

D'une patience! oh! dam! il faut l'voir. Hier, il n'a pas voulu m'laisser aller à la danse du village. *(Le contrefaisant)*. C'est-i'là vot'place, qu'il s'est écrié?

SUZANNE.

L'aut'jour, j'avions attaché une escarpolette à ces deux arbres. Quand j'ons voulu nous balancer, il n'y avoit pus d'corde, il l'avoit coupée aux deux bouts.

FLORINE.

Et quand j'ons l'malheur de feurdonner d'vant lui, si vous saviez queu gamme i'nous chante. *(Le contrefaisant)*. Taisez-vous donc, vous m'cornez les oreilles.

La mère LAURENT.

Allons, allons, mes enfans; Rustaut n'a pas un mauvais cœur, il s'corrigera.

FLORINE.

Il s'corrigera! et à quel âge donc, ma mère? un garçou de trente ans.

La mère LAURENT.

J'vous dis qu'il y a d'l'étoffe.

SUZANNE.

C'n'est pas moi, toujours, qui serai son maître d'école.

FLORINE.

Ni moi non plus.

SUZANNE *(riant)*.

Ah! c'est peut-êt'ma sœur Lise?

FLORINE.

Lise ! ah ! ben oui, elle a encor ben moins d'patience qu'nous.

SUSANNE.

J'm'apperçois que d'puis queuq'jours elle ose lui tenir tête.

FLORINE.

Vraiment ! all'finira par l'met'si fort en colère qu'un biau matin i'nous chassera toutes.

La mère LAURENT.

Chasser ! je voudrois ben voir çà.

FLORINE.

Accoutez donc ma mère ; il nous priera à sa manière d'vouloir ben sortir d'chez lui ; c'est à-peu-près tout comme.

La mère LAURENT.

Laisse donc, je n'sis qu'une femme ; mais dans les occasious, jarni ! n'y a pas d'homme encor qui me vaille ! au reste, Lise a tort, et j'vas défendre à vot' sœur.....

FLORINE.

La v'là, ma mère.

SUSANNE.

Mais qu'a-t-elle donc ? on diroit qu'elle se dispute.

SCENE II.

Les mêmes. LISE, JOUFFLU. *(Tous deux arrivant par le fond à gauche).*

JOUFFLU, (*une main sur la joue, et tenant de l'autre une pèle de jardin*).

Mamselle, vous n'le porterez pas en Paradis, celui là.

LISE, (*d'un ton très-décidé. Elle a un paquet de rose à la main*).

AIR : *Enfans de la Provence.*

Va-t-en dire à ton maître
Bien positivement,
Que je suis lasse d'être
Chez lui comme un enfant.

Non, plus de gêne,
Il en est temps.
Surtout j'entends
Et je prétends
Que ses gens.....
Tu me comprends,
Soient plus polis et plus prudens.
Moins raisonneurs, moins insolens.
La chose est singulière!
Suis-je donc prisonniére?
Et toi de jardinier,
Mon cher ami, dis-moi, t'auroit-on fait geolier?
J'voulons sauter,
J'voulons chanter;
Penses-tu m'arrêter?
J'voulons courir,
Planter, cueillir,
Lorsque c'est mon plaisir.
Après tout, cependant,
Si mon cousin n'est pas content...
Tu peux dire à ton maître,
Ben positivemens,
Que je suis lasse d'être, etc.

La mère LAURENT A LISE.

Queuq't'as, mon enfant? qu't'es-ti arrivé? conte-moi ça.

LISE.

C'est Joufflu, ma mère, qui veut singer son maître, qui s'avise d'trouver à redire à tout c'que j'fais.

La mère LAURENT.

Qu't'es sotte, va, de te disputer avec lui! ne vois-tu pas que c'est s'compromettre, que de...

JOUFFLU.

Mais i'm'semble, mame Laurent, qu's'il y a queuq' un d'compromis dans tout ça, c'est ma joue qui l'est furieusement. Tenez, regardez, j'suis sûr qu'les quat' doigts et l'pouce y sont encor marqués.

SUSANNE *riant.*

Ah! ah! mon pauv' Joufflu! mais tu devrois r'mercier Lise, un soufflet d'la main d'une demoiselle, c'est charmant ça, mon garçon, n'en a pas qui veut.

JOUFFLU.

Ah! n'en a pas qui veut! Eh ben! je n'somm'pas ce qui veut là, moi, entendez-vous? j'ons déjà ben assez des torgnoles que M. Rustaut m'donne, sans qu'on m' giffe encor d'un aut'côté.

LISE.

Pourquoi te mêles-tu de c'qui n'te regarde pas ?

JOUFFLU.

Comment ? mamselle, n'y avoit pus que trois roses pour tout potage dans l'jardin, et vous les cueillez ?

LISE.

Apparemment qu'ça m'a fait plaisir.

JOUFFLU.

Not'maître veut qu'on n'touche à rien.

LISE.

Je m'moque d'ton maître et d'toi.

JOUFFLU.

AIR : *Lironfa, de Gaspard l'Avisé.*

Moquez-vous d'moi, c'est à merveille ?
Mais de not'maître, j'vous l'conseille,
C'est qu'vous pourriez fort bien tantôt,
Oh ! oh ! oh ! oh !
Vous mord'les doigts de c'propos là.
Ah ! ah ! ah ! ah !
C'est bon, c'est bon, riez, oui dà.
Rira ben qui l'dernier rira,
Lironfa, giroflé, girofla,
Je n'dis qu'ça (3 *fois*).

LISE, (*lui jettant les roses dépouillées au nez*).

Tiens, les voilà, tes roses.

La mère LAURENT.

Lise !

JOUFFLU.

Continuez, ça va bien.

La mère LAURENT.

Allons, mamselle, faut-i que j'me fâche à mon tour, il a raison, vous avez tort d'contrarier vot'cousin.

LISE.

Mais ma mère !....

La mère LAURENT.

Taisez-vous ! Et toi, mon garçon, viens avec moi.

JOUFFLU.

Oui viens ; j'ons toujours not' soufflet, en attendant.

La mère LAURENT.

Viens, te dis-je ; j'ons queuqu'ordre à te donner.

JOUFFLU.

Queuqu'ordre à me donner, ... à moi ?... J'en sis ben fâché, mame Laurent ; mais not' maît', pas pu tard qu'à c'matin, m'a défendu d'n'en r'cevoir d'personne que d'lui, des ordres.

La mère LAURENT.

Vraiment !

JOUFFLU.

Oui, mame Laurent, pi'qu'tout l'monde veut faire ici l'maître, m'a-t-i' dit; dit-i', morgué, j'voirons, la dessus il a renfoncé son grand chapiau à trois cornes, dans sa tête, comm' çà, quoi, qu'il en avoit les ch'veux tout ébouriffés, et puis il s'en est allé en f'sant d'grands pas, d'grands gestes, comme un possédé, et je n'l'ons pus revu,

SUZANNE.

Le charmant cousin !

FLORINE.

L'aimable caractère !

JOUFFLU.

Oh ! c'est pas pour dire, mais c'est un vrai Blaise l'hargneux ; et j'sis ben las itou d'êt' son souffre douleur.

La mère LAURENT.

Mon garçon, va chercher mon neveu, tâche de l'trouver ; faut absolument que j'li parle. *(A ses filles.)* Queuqu' riche qu'i' soit, il ne doit pas oublier que j'sis sa tante, qu'il est l'fils d'mon frère, et qu'si j'somm' venues cheux lui... Soyez tranquilles, allez mes enfans ; s'ils s'ostine encor d'avantage ; eh ben, je r'tornerons au pays, et je l'planterons-là, comme un sournois. (*Elle rentre dans la ferme.*)

JOUFFLU, *la suivant.*

C'est ça.... xi, xi.... C'est pas l'embarras, d'puis qu'ces trois furettes-là sont ici, j'somm' tombé d'fièvre en chaud-mal.

SCENE III.

LISE, SUSANNE, FLORINE.

SUSANNE.

CONVIENS, ma chère Lise, qne j'étions encore cent fois mieux, dans not' pauv' p'tit village d'Chauny.

FLORINE.

J'y avions de bonnes amies, au moins; j'y trouvions à qui parler.

SUSANNE.

AIR : *de M. Darondeau.*

En jup'simples, mais ben blanches,
J'attirions l'œil des garçons,
Je dansions tous les dimanches,
J'étions gaîes comm'des pinçons.
Tout l'jour, maint'uant je soupire,
Je n'éprouvons que des ennuis....
Ah! ah!
L'on a ben raison de dire:
Rien n'est tel que son pays.

FLORINE.

Le matin, sous la feuillée,
Nous jouions aux petits jeux,
Et le soir à la veillée,
L'on nous faisoit des cont'bleux;
Mais ici, nous voit-on rire,
Ouf! on jette les hauts cris!
Ah! ah!
L'on a ben raison de dire:
Rien n'est tel que son pays.

LISE.

Eh! mon dieu, que vous êtes bonnes! au lieu d'vou affliger, moquez-vous comm'moi du cher cousin Rustaut et j'vous réponds qu'il s'lassera d'vous tourmenter.

SUSANNE.

Mais quand j'sis d'vant li, j'tremble.

FLORINE.

Et moi j'n'ose jamais l'regarder en face.

LISE.

Oui! eh ben, v'là la différence; quand il est devant moi, c'est lui qui baisse les yeux.

SUSANNE et FLORINE.

Vraiment!

LISE.

Mes sœurs, une confidence; je crois que je l'apprivoiserai.

SUSANNE.

Toi!

FLORINE.

Il est p'tèt' amoureux d'vous, ma sœur?

LISE, *riant.*

Voulez-vous que je vous dise? j'en ons queuqu' soupçon.

SUSANNE.

Eh! mon Dieu! i' m'semble que le v'là qui vient par ici.

LISE, *riant.*

Eh, ben! laissez-le venir, vous allez en juger.

FLORINE.

Ne lui dis rien, entends-tu, ma sœur; je t'en prie.

LISE.

Non, non, restez.

SCENE IV.

LES MÊMES, RUSTAUT.

(Rustaut paraît par le côté gauche; il arrive les mains derrière le dos; marche en se balançant. Ses cheveux noirs et crépus, lui donnent un air dur et sauvage. Susanne et Florine sont placées à la gauche de l'avant-scène, en le voyant venir, elle baissent les yeux et ne bougent pas. Rustaut passe auprès d'elles, les regarde un moment, hausse les épaules et continue son chemin; il passe le long de l'avant-scène, et arrive du côté de Lise qui se trouve à droite; à la vue de Lise, il s'arrête et fait un gros soupir. — Heuf!... — *Un instant après il lui tourne le dos; et reprend le chemin de la ferme.)*

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

SCENE V.

LISE, SUSANNE ET FLORINE.

LISE *riant aux éclats, après que Rustaut est rentré.*

Eh ben, ne trouvez-vous pas qu'il est un peu plus gai que de coutume?

SUSANNE.

Il n'a pas mal parlé, toujours.

LISE, *riant.*

Comment? ce gros heuf! *(elle imite le soupir de Rustaut.)* ne vous a pas dit qu'il était amoureux?

FLORINE.

Ah! ce heuf-là, signifie ça.

LISE.

Eh, surement!

AIR : *Pourriez-vous bien douter encore*

Depuis queuq'temps il se tourmente;
Il n'sait plus où porter ses pas;
Il rêve, uu rien le mécontente;
A dîner, il ne mange pas.
Il est d'une tristesse extrême;
Il me fuit tout le long du jour.
Si ce n'est pas là comme on aime,
Qu'appelez-vous donc de l'amour?

ADMION DU THEATRE FRANÇAIS

SUSANNE.

Ah! c'est de l'amour!...

FLORINE.

Ma sœur, je somm' enchantée de vot' découverte!

LISE.

Il rentre cheux lui; oh! j'm'attends à la plus belle fureur.

FLORINE.

Comment? pourquoi? queuqu'tour que vous lui aurez joué, j'parie?

LISE.

Justement, vous saurez ça. Mais c'n'est pas tout, vous vous plaignez de n'pas aller à la danse du village

Eh ben, tout l'village viendra danser ici, et pas pus tard que ce soir, au r'tour des champs.

SUSANNE.

Mais tu sais bien que Rustaut ne veut pas.....

LISE.

Je le veux, moi, et ça suffit.

SUSANNE.

Ah ! c'est différent.

LISE.

Il faudra ben qu'il s'habitue à faire la volonté des autres.

FLORINE.

Tu crois çà ;

LISE.

Oui, j'ons idée même que j'en ferons un jour un excellent mari.

SUSANNE.

Ah ! pas pour moi, je t'en prie ; je n'en voulons point.

FLORINE.

Ni moi non plus.

LISE.

Mon dieu, n'vous défendez pas tant, c'n'est pas à vous que je l'destine.

SUSANNE.

Quelle est donc la femme qu'aura le bonheur de posséder ce phénisque là ?

LISE.

Elle n'est pas loin.

FLORINE.

Toi, peut-être ?

LISE.

Vous l'avez deviné. Moi-même.

SUSANNE et FLORINE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

RUSTAUT, *de loin dans la ferme.*

Houla ! Jacques ? Grospierre ? Joufflu ?

LISE *riant.*

Le v'la qui r'vient ! l'entendez-vous ?

FLORINE.

AIR : *à Paris il n'est point d'obstacles, (de jadis et aujourd'hui).*

Oui, j'entends qu'il est en colère.

LISE.

Tant mieux, nous en rirons beaucoup.

SUSANNE.

Je te conseille d'être fière
D'avoir fait un si joli coup.

FLORINE.

Cela pourroit devenir grave,
Je me sauve et te dis adieu.

SUSANNE et FLORINE, *ensemble et se sauvant.*

Ma chère, comme la plus brave,
C'est à toi de rester au feu. (3 *fois*).

LISE, *voulant les retenir.*

Mais écoutez donc !.... *(Regardant vers le fond)*, que vois-je ? Rustaut aux prises avec Joufflu ! Bon, c'est l'moment d'agir. Quoiqu'je risque après tout, j' comme ben sûre qu'il n'nous battra pas. Cachons-nous là derriére. *(Elle se cache derrière une touffe d'arbres, vers le côté droit. Rustaut et Joufflu arrivent par la ferme).*

SCENE VI.

LISE cachée, RUSTAUT ET JOUFFLU.

RUSTAUT *(tenant Joufflu au collet, et le secouant fortement)*.

AIR : *Finissez donc M. le Militaire.*

Arrive donc, il faut que je t'assomme. (*bis.*)
Que faisais-tu ?
Et d'où viens-tu ?
Réponds, ou je t'assomme. (*bis*).

JOUFFLU.

Finissez donc ! songez que j'suis un homme. (*bis.*)
J'nous lasserons d'être battu.
Songez que j'suis un homme. (*bis.*)

RUSTAUT.

Quand j'parle, il faut
Venir plutôt.
La négligence est ton défaut,
Il faut venir plutôt.

JOUFFLU.

Mon sang bouillonne. Ah ! c'en est trop,
Faudra qu'ça finisse bientôt.

LISE *se montrant tout-à-coup.*

C'est charmant !.... Voilà une colère.... Oh ! j'vous en prie, continuez donc, que j'vous admirions tout à notre aise.

RUSTAUT, *brusquement.*

Oh ! oh ! vous ici, mamselle ? vous m'accoutiez ?

LISE, *sur le même ton.*

Oui, monsieur, *(riant.)* Ah ! ah ! ah ! fi ! qu'c'est laid d'êt'méchant, et d'tourmenter comme ça ce pauv' garçon.

JOUFFLU, *à part.*

Oui, encore une bonne pièce ! j'li conseille d'parler des autres- *(il met la main sur sa joue.)*

RUSTAUT, *bien brusquement.*

Est-ce qu'on vous a payée pour venir contrôler mes actions, vous ?

LISE.

Vous !.. vous ne pourriez pas dire : ma cousine, i'm' semb'qu'ça s'roit pus poli.

RUSTAUT.

Eh bien ! ma cosine, soit.. Eh ! j'veux pas êt'poli, moi. Qu'avez-vous â redire ? ça m'plait, ça m'convient... Et, au bout du compte, j'somm'maître cheux nous.

LISE.

Oh ! mon dieu ! fait'donc ben sonner ce mot.. Maître cheux nous !... Vous l'seriez, si vous saviez vous faire aimer.

RUSTAUT.

Aimer ! aimer !... Queuqu'ça m'fait ? j'veux'qu'i' réponde, on vient de m'voler.

JOUFFLU.

Voler, ah ! un moment ! c'est pas moi, j'somme z'honnête, et jamais on n'me prendra au vol. Non, mais c'est que ça m'ferait sauter en l'air, ça... voler !

RUSTAUT.

Où donc est c't'arquebuse, avec quoi j'ons gagné l'prix l'an dernier ; tous mes fusils, qu'étions rangés au dessus d'la ch'minée ? et ma gibecière ? la poudre, le plomb, qu'étaient dedans ? tout ça a disparu.

JOUFFLU.

Vot' plomb! vot' plomb! je ne l'ai pas dans la tête. Cherchez bien .

RUSTAUT.

Impertinent!

LISE, *riant.*

Appaisez-vous, ce prétendu vol n'est qu'une espiéglerie de ma façon.

RUSTAUT.

C'est vous qui...

LISE.

J'en suis bien fâchée, mon cher cousin, mais j'ons caché tout l'attirail d'chasse, et vous ne vous en servirez pas de long-temps.

JOUFFLU, *à part.*

Par exemple, elle est fièrement hardie!

RUSTAUT, *à Lise.*

J'somm' bien étonné, qu'vous vous parmettiez...

LISE.

Doucement! je n'suis pas Joufflu, moi.

JOUFFLU, *à part.*

Ma fine, je n'vous l'souhaite pas.

LISE *à Joufflu.*

Va-t'en, mon garçon; te v'là justifié, on n'a que faire de toi maintenant, laisse nous.

JOUFFLU.

Que je m'en aille? mais not' maître.....

LISE, *d'un ton d'autorité.*

M'avez-vous entendue?

JOUFFLU, *étonné.*

En v'là ben d'un autre!

RUSTAUT, *courant sur lui.*

Es-tu sourd? puisqu'on t'dit d't'en aller. Morgué! pas d'réfléchissement.

JOUFFLU, *se sauvant.*

Ma fine, asticottez-vous ensemble, je n'demande pas mieux, moi !

SCENE VII.

RUSTAUT, LISE.

RUSTAUT.

Nous v'là seuls à présent... Vous allez m'dire à queu fin, vous avez caché mon arquebuse, mes fusils. Queulle avision d'toucher à ça!... Si vous aviez fait partir queuqu'chien...

LISE.

Oh! j'y ons fait ben attention.

RUSTAUT.

Oui, ça vous connaît, n'est-ce pas? Morgué, j'entendons que d'ici à une heure, tout soit r'mis en place, ou.....

LISE.

N'y comptez pas. J'ons eu d'bonnes raisons pour les cacher; j'entends, moi, qu'vous n'passiez plus comme vous l'faites, des journées entières dans l'bois, à tuer d'pauvres bêtes, qui n'vous disent rien.

RUSTAUT.

C'est ça! pour vos beaux yeux, j'lairons les renards venir étrangler mes oies, et croquer mes poules... Pas si sot.

LISE, *d'un ton un peu cajoleur.*

Et puis, j'veux qu'vous soyez forcé d'rester à la maison, et que vous nous teniez compagnie, j'espère que c'est flatteur ça!

RUSTAUT.

Grand merci... N'y a pas d'quoi.

LISE.

Oh, queu manière! répondez donc, Mamselle, vous êtes ben honnête, et j's'rons trop flatté... assurément.... de... de... enfin, queuqu'compliment ben tourné.

RUSTAUT.

Oui, des complimens..... Va-t-en voir s'i'viennent, Jean *(se fâchant)*, j'vous répéte une fois pour toutes que... *(s'appaisant)*; mais vous êt' une p'tite folle, et j'devrais rire.

LISE.

Rire !.... Oh !.. ça n'vous est pas encore arrivé. J'vondrais savoir comment vous faites.

RUSTAUT.

Ah ça ! vous êtes-vous assez gaussé d'nous ?

LISE.

Oh ! que n'enni, j'ons ben d'aut'choses à vous dire : écoutez.

AIR : *à qui voulez-vous que je plaise (de Jadis et aujourd'hui).*

Toujours vous nous parlez en maître,
Aveuglé par votre fierté,
Vous croyez qu'ici tout doit être
Soumis à votre volonté.
Vous êt'bourru, brusque et sauvage,
D'un humeur qu'à peine on conçoit.
L'on vous hait, et dans ce village
Tout le monde vous montre au doigt.

ADMITTON DU THEATRE DE BRUXELLES

RUSTAUT.

A vous entendre, j'suis un loup garou ?

LISE.

Pas tout-à-fait, mais peu s'en faut.

RUSTAUT.

Ventregué ! vous êt' bien heureuse de n'êt'qu'un enfant de vot'sesque, ça n'se passeroit pas comm'ça.

LISE.

Oh ! oh ! je tremble ! voyez comm'j'ai peur.

AIR : *Un enfant plein de charmes.*

Vous me traitez sans cesse
D'enfant... J'en suis d'accord;
Mais un peu trop d'jeunesse
N'est pas un si grand tort.
Laissez, laissez-moi faire,
La raison me viendra,
Et c't'enfant là, j'espère,
Vous en remontrera.

RUSTAUT.

Ta ! ta ! ta ! c'est comm'si vous chantiez.

LISE,

Pour rendre un homme aimable,
Il n'faut qu'un peu de soin ;
D'un coup-d'œil favorable,
On mène un cœur bien loin.
Laissez, laissez-moi faire,
La leçon vous viendra,
Et c't'enfant là, j'espère,
Bientôt vous corrig'ra.

(Elle s'echappe en riant.) Adieu, mon cousin.

SCENE VIII.

RUSTAUT *seul.*

(Après un moment de silence.) C'est drôl' quoique ça!... j'ons quasiment mis les pouces... elle a ben fait d'partir, je n'savions pus quoi lui répondre... Queu diantre !... Est-c'que j'serions ensorcelé?

AIR : *Qui veut passer, qui veut passer l'eau, (des Bearnais.)*

Pus de r'pos, pus d'appétit.
D'puis qu'euq'temps, j'deviens tout bête ;
Mon sang bout, mon corps maigrit ;
Tout se brouill'dans mon esprit. *(bis.)*
C'est comme un feu ça et là,
Qui m'brûl' des pieds à la tête,
L'enfer n'est pas pir' que ça. *(bis.)*
Je crois que l'diab' est logé là. *(4 fois.)*

SCENE IX.

RUSTAUT, JOUFFLU.

JOUFFLU, *de très-loin.*

Not' maître ?

RUSTAUT.

(D'abord durement.) Qu'est-ce ? *(Il se retourne, voit Joufflu, et se radoucit un peu.)* Ah ! c'est toi, Joufflu ! avance, *(Voyant Joufflu qui craint de se rapprocher.)* avance donc? *(Joufflu effrayé, recule.)* Allons, le v'là comm' le chien de Jean-de-Nivelle? Eh ! ben, quoi ? est c'que j'te fais peur?

JOUFFLU.

Non, au contraire.

RUSTAUT.

En c'cas, pourquoi m'parles-tu d'si loin ?

JOUFFLU.

C'est par politesse.... quand j'suis trop près, queuqu'fois, vous me....

RUSTAUT.

Vous me... Vous m... J'sis donc un être ben méchant? ben bizarre? ben extraordinaire ?

JOUFFLU.

Non; au contraire.

RUSTAUT.

J'sais ben que j'suis vif.

JOUFFLU.

Oh ! vif, oui..... Un coup d'pied, un coup d'poing, vous lâchez ça encor pus vîte qu'la parole.

RUSTAUT.

Ah ! quand on m'met l'feu sous l'vente, je grille, ... je bous.....

JOUFFLU.

Oh dame ! c'est vrai ; on n'est pas maître d'soi. Y a des instans où quand j'sis en colère aussi, moi, je me tappe la tête contre l'mur ; j'en suis fâché après. Quand je r'viens, j'voudrais ravoir les coups que je m'suis donné, mais il n'y a pas moyen.

RUSTAUT, *se radoucissant.*

Au fond, morgué ! je n'somm'pas injuste.

JOUFFLU.

Oh non ! Quand vous battez, j'sais ben qu'vous avez toujours qu'euqu' bonne raison pour ça.

RUSRAUT.

Pas toujours, pourtant, j'en conviens, tout-à-l'heure, par exempe, j'nous somm' emporté contre toi, j'avions tort.

JOUFFLU.

Tort ! allons donc, est-c'qu'un maître a jamais tort ?

RUSTAUT.

Oui, oui, j't'ons soupçonné, accusé...

JOUFFLU.

Ah ! l'histoire de vos fusils d'chasse !.. C'est différent ça. Si j'vous avois joué c'tour là, vous m'auriez tué sur la place, que j'n'aurais pas soufflé l'mot.

RUSTAUT, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, prends ; c'est pour te dédommager.

JOUFFLU.

Des sottises qu'vous m'avez dites ? proutt ! j'y somm' habitué. Quoiqu'ça, j'vous r'marcie, *(à part)* quoiqu' ça veut donc dire ? c'est la première fois qu'i'met de l'eau dans son vin. *(Mettant l'argent dans sa poche.)* Bon ! j'mettrai du vin dans mon eau, moi.

RUSTAUT.

Tu n'm'en veux plus ?

JOUFFLU.

Non. Oh ! j'vous pardonne, *(à part,)* Est-c' qu'il y a queuq'piége là-dessous ? j'li avons jamais vu faire patte d'velours comm'ça, *(haut.)* A propos, j'savais ben qu'j'étions venu pour queuqu'chose, Not'maître, c'est c'fermier de Besons.

RUSTAUT.

Pierre Fallot ?

JOUFFLU.

Oui, précisément, Pierre Fallot : il est là qui vous attend dans la ferme ; il cause avec vos cousines. C'est l'ouverture des chasses, et j'crois qu'i'veut vous emmener pour aller ensemble. *(Il fait le geste de mettre un fusil en joue)*, p'zit ! pan !

RUSTAUT.

Ah ! il choisit ben son temps !

JOUFFLU.

C'est vrai, da !.... dit'donc, not'maître, à moins qu'il n'vous r'prête un autre p'zit ! pan !

RUSTAUT, *contrarié et avec brusquerie.*

Laisse-moi.

JOUFFLU, *reculant d'un pas.*

Ah ! mon dieu ! v'là que ça l'reprend !

PIERRE FALLOT, *sortant de la Ferme.*

Eh bien ! Rustaut ?

VILLE DE BRUXELLES STAD BRUSSEL Archives - Archief

JOUEFLU.

Le v'là, M. Pierre Fallot, Vous arrivez jusse au moment qu'il faut. Adieu, M. Pierre Fallot. *(Il s'en va.)*

SCENE X.

RUSTAUT, PIERRE FALLOT, *(avec un fusil, une carnacière, et des guêtres.)*

PIERRE FALLOT.

Queu diantre fais-tu donc là, toi ?

RUSTAUT, *contrarié.*

Rien.

PIERRE FALLOT.

J'comptions te rencontrer dans l'bois de Vésinais. Comment, tu n'chasse pas, aujourd'hui ?

RUSTAUT.

Non..... le temps...

PIERRE FALLOT.

Le temps ? le temps est superbe.

RUSTAUT.

J'suis malade..... Je m'sens tout chose.

PIERRE FALLOT.

Ouais..... t'as jamais eu l'air si ben portant ; ... vois donc, t'es rouge comme un coq, et frais comme une poule d'eau.

RUSTAUT.

Mes fusils n'sont pas en état.

PIERRE FALLOT.

Tes fusils n'sont pas..... hum ! tu mens ; et d'après c'que j'viens d'voir.

RUSTAUT.

Eh bien ! quoi, qu'as-tu vu ?

PIERRE FALLOT.

AIR : *Notre hôte n'exigera rien, (des deux Magots.)*

Je d'vinons pourquoi, maintenant,
Tu n'veux pas quitter ta demeure,
Je v'nons de voir là, tout-à-l'heure,
Un gibier dont on est friand.

Morguenne, t'es un fin compère,
Et si tu ne vas pas au bois,
C'est qu'tu sais ben qu'on ne peut guère
Courir deux lièvres à-la-fois. (3 *fois.*)

RUSTAUT.

Deux lièvres ? quoiqu'tu chantes ? mes cosines d'Chauny.

PIERRE FALLOT.

Ah ! ce sont tes cosines ? diantre ! et c'te grosse maman d'bonne mine qu'est avec elles ?

RUSTAUT.

C'est ma tante.

PIERRE FALLOT.

Ah ça ! mais pourquoi qu'tu n'les amène pas queuq' fois cheux nous, à Besons ? est-c'que tu vas les enterrer ici, toi ? ces pauv'z'enfans ; all'z'ont déjà l'air tout... d'bric et d'broc.

RUSTAUT.

Oh ! c'est jeune, et si j'voulons les marier, t'entends ben, n'faut pas qu'ça coure comm'ça tous les endrets.

PIRRRE FALLOT.

Non, mais n'faut pas non plus les tenir à l'attache comm'des oisiaux en cage.... C'est qu'all'sont morgué ben gentilles ! la plus p'tite, surtout... Elle a queuq' chose d'ravigottant !.... un p'tit nez d'travers, ... une bouche, des.—. Eh ! dis donc, Rustaut, ça s'roit drôle, au moins si j'voulais d'venir ton cousin, moi. Eh ! eh ! eh ! *(Il rit et lui frappe sur le ventre.)*

RUSTAUT.

Toi, te mettre la corde au cou ?

PIERRE FALLOT.

AIR : *Sau, sau, sau, sautez donc (de la Ferme et le Château.)*

Oui, pargué ! la chose est faisable.
Je ne suis pus dans mon printemps ;
Mais auprès d'un tendron aimable,
J'défierais un cadet d'vingt ans. (*bis.*)
J'en connois qui n'val' pas le zeste. (*bis.*)

(*Il danse.*)

Zon, zon, zon, regarde-moi donc,
Ne suis-je pas encore leste ?
Zon, zon, zon, regarde-moi donc.
Qu'a de plus un jeune garçon ?

RUSTAUT.

Toi, te marier ! comm't'as changé d'avis ! aut'fois, tu ne pensois pas d'même.

PIERRE FALLOT.

C'est la vue d'ta jolie p'tite cosine qu'a fait ce miraque-là.

RUSTAUT.

Mais ça n'peut pas te convenir ; elle n'a rien d'abord. Feu son père qu'est mort, n'li a pas laissé ça.

PIERRE FALLOT.

Queuq'ça m'fait, j'en ai pus qu'il n'faut pour deux.

RUSTAUT.

Et puis, j'te préviens qu'c'est un démon, un vrai démon. Vrai ?

PIERRE FALLOT.

AIR : *des Tourlourirettes.*

Vive une brunette,
Qui, dans la maison,
Toujours guillerette,
Fait le p'tit tourlourirette,
Fait le p'tit landerirette,
Fait le p'tit démon.

DU THÉATRE DE RUE ADMION

RUSTAUT.

Crains, si tu t'engages,
Sans autre raison,
Qu'un jour tu n'enrages
Avec ton p'tit turlourirette,
Avec ton p'tit landerirette,
Avec ton p'tit démon.

PIERRE FALLOT.

Ell'me battroit, vois-tu qu'ça me f'roit pas d'peine.

RUSTAUT.

Le drôle d'corps ! j'te recognois plus.

PIERRE FALLOT.

Allons, viens m'présenter, que j'fassions not'déclaration en règue.

RUSTAUT.

Non, non, j'y pense... J'irons chasser avec toi.

PIERRE FALLOT.

Mais pis qu't'es malade.

RUSTAUT.

Me r'v'là sur mes jambes ; j'vas beaucoup mieux.

PIERRE FALLOT.

Et tes fusils qui n'sont pas en état ?

RUSTAUT, *à part.*

Diantre soit d'toi, va !

SCÈNE XI.

Les mêmes. LISE.

LISE, *sortant de la Ferme.*

Eh bien ! mon cousin ?

PIERRE FALLOT.

Eh ! dis donc, v'là la cosine ! j'vons lui parafer not' compliment, tu vas voir.

LISE, *à Rustaut.*

Vous avez donc juré de nous tourner l'dos ? j'espérais pourtant d'après c'que j'ons ben voulu vous dire, que vous seriez pus galant, pus empressé.

Ours.

PIERRE FALLOT.

Ah oui ! galant !... Vous le connoissez ben ;.. c'est un

RUSTAUT, *piqué.*

Pierre Fallot !

LISE.

Mon cousin vous dispense de faire son éloge.

PIERRE FALLOT.

Au resse, quand à c'qu'est d'ça, mamselle, j'parlions d'vous.

LISE.

De moi !

PIERRE FALLOT.

Oui, tenez, j'n'y allons point par deux ch'mins. D'aut'vous diroient : c'est çi, c'est ça. Moi, j'vas droit au but... Eh ! allez donc, me v'là quoi.

LISE.

Ça peut être ben clair, mais je n'vous comprenons pas.

PIERRE FALLOT.

Ah ! qu'si, vous y entendez assez malice pour ça, et j vous conviens comme une et une font deux.

LISE.

Oh ben ! je ne suis pas plus avancée. Où en voulez-vous venir ?

PIERRE FALLOT.

P'tite futée ! ça veut dire que j'ons une farme, des champs, des prés, du bois, enfin. un r'venu solide de dix bonnes mille livres d'rente, et que j'vous offre tout ça avec mon cœur et ma main.

LISE.

Ah ! ah ! ah ! v'là une déclaration.....

PIERRE FALLOT.

Répondez net. oui ou non : j'vous mets à vot'aise.

LISE.

J'userai d'la permission.

RUSTAUT, *à part.*

J'enrage !

PIERRE FALLOT.

Vous acceptez ?

LISE.

Je n'dis pas ça.

PIERRE FALLOT.

Vous r'fusez donc ?

LISE.

Encore moins.

PIERRE FALLOT.

Alors vous êt'entre le ziste et le zeste ?

LISE.

La réponse que vous exigez demand'ben queuqu'réflexion, et vous me permettrez....

PIERRE FALLOT.

Soit, j'vous donna jusqu'à d'main ; mais songez-y ; on ne r'trouve pas souvent des partis comm'moi ; oh ! dam', c'est que Pierre Fallot a tout à la fois, bonne renommée, et ceinture dorée. *(Il fait sonner des écus dans la poche de sa veste.)*

RUSTAUT.

Mais, si ma cosine aimoit déjà queuqu'zun ?

PIERRE FALLOT.

Tais-toi donc, qui diantre veux-tu qu'elle aime ici ? ils sont un tas d'iroquois, quoi !

RUSTAUT.

Eh ! n'y a pas qu'toi d'riche ?

PIERRE FALLOT.

Non, mais j'suis l'pus aimable.

RUSTAUT.

Tu n'tégratignes pas.

PIERRE FALLOT.

Vous y réfléchirez ; vot' serviteur, Mamselle. *(A Rustaut)* J'vous faire un doigt d'cour à la mère ; toi décide la fille, entends-tu ? parle li pour moi ; j'te rendrai ça, dans une aut'occasion. *(Il s'en va en chantant.)*

RUSTAUT, *à part.*

Oui, oui, j'parlerons pour toi, va, que l'diabl' t'emporte !

SCÈNE XII.

RUSTAUT, LISE.

(Rustaut a l'air rêveur, Lise est éloignée de lui.)

LISE, *bas et riant.*

Voyons-le venir.

RUSTAUT, *après avoir hésité.*

Mamselle ?...

LISE.

Monsieur ?

RUSTAUT.

Queu diantre ! vous êt'ben loin pour qu'on vous parle ?

LISE.

Eh ! ben, qu'est-ce qui vous empêche d'approcher ?

RUSTAUT, *s'approchant lourdemeut.*

Qu'est-c' qui m'empêche ? qu'est-c' qui m'empêche ? rien !

LISE.

Oh ! que c'chapeau-là vous va mal !... et c'te grande pointe.

RUSTAUT.

Dam ! c'est un chapeau.... Si i' vous déplaît, le v'là.
(Il le jette loin de lui.)

LISE.

Et ces cheveux ?... hou ! quel air dur ça vous donne ?

RUSTAUT.

Écoutez donc, c'est moi qui s'coiffe ; j'n'y fais pas d'façon.

LISE.

J'vous crois.... aussi tous les p'tits enfans s'sauvent quand ils vous voient.

RUSTAUT, *cherche dans ses poches, y trouve un cordon, et rassemblant ses cheveux de côté avec ceux de derrière, il se fait une queue.*

Tenez, êtes-vous contente ?

LISE.

Oui, vous avez déjà meilleure mine.

RUSTAUT.

Il n's'agit pas d'ça.... Quoiqu'vous pensez des propositions, que M. Pierre Fallot, vient d'vous faire ?

LISE, *d'un air soumis.*

Je pense qu'elles sont ben avantageuses, pour une pauv'fille comme moi ; ... car enfin, not' sort dépend absolument d'vous.... et qui sait si un jour...

RUSTAUT.

Pardié !... n'avez vous pas peur que j'vous laisse sur l'pavé ?

LISE.

Non, mais... *(Riant.)* c'est nous qui pourrions ben quitter la partie.

RUSTAUT.

Comment ?

LISE.

Oui, ma mère n'veut plus êt' à vot'charge, et d'main nous r'tournerons à Chauny.

RUSTAUT.

A Chauny ! vous n'partirez point ; non j'vous l'défends ?

LISE.

Vous me l'défendez!... mais c'est tout ce que vous pourriez faire que d'm'en prier

RUSTAUT.

Eh! bien, j'vous en prierai, quoi!

LISE.

Avec queu grâce, vous dites ça!

RUSTAUT.

Queu grâce! queu grâce! n'faut-i' pas qu'je m'mette à genoux?

LISE.

Oh! j'sais ben... vous êt' trop fier?

RUSTAUT.

Fiar! non, mais....

LISE.

Aussi, c'est un parti pris... demain j'aurons l'honneur de vous faire not'révérence.

RUSTAUT.

Ma cosine!

LISE.

Vous resterez seul dans vot'farme.

RUSTAUT.

Ma cosine!

LISE.

Personne n'vous contredira.

RUSTAUT.

Ma cosine!

LISE.

Vous serez maître cheux vous.

RUSTAUT.

Ma cosine!

LISE.

Vot' servante, M. Rustaut.

RUSTAUT, *tombant gauchement à genoux,*

Ma cosine, m'y v'là.

ADMION DU THEATRE DE BRUXELLES

SCÈNE XIII.

LES MÊMES JOUFFLU.

JOUFFLU, *dans le fond.*

NOT' maît' à genoux !... oh ! par exempe ! *(Il s'avance en toussant.)* Hum ! hum !

RUSTAUT, *se relevant vite et criant.*

Quoi ? que m'veux-tu encore ?

JOUFFLU, *s'apercevant de son motif.*

Oh ! n'craignez rien, je n'dirons pas que j'vous ons vu comm'ça, devant Mamselle.... c'est drôle pourtant, j'vous aurions jamais cru capable.... *(S'apercevant du changement de coiffure de Rustaut.)* Oh ! oh ! tiens, not' maît' qu'a une queue ! oh ! queu queue !... ah ! ben, c'est pas l'embarras, ça vous change du tout au tout.

RUSTAUT, *honteux.*

Tout au tout !... queuqu'ça t'fait ?... voyons, parle, qu'est-ce qui t'amène ?

JOUFFLU.

Est-ce-ti vous qu'a ordonné aux ménétriers de venir ?

RUSTAUT.

Aux méné.... que signifie ?

JOUFFLU.

Oui, le tambourin, les crincrins, et puis un troupiau d'jeunes filles, avec tous les garçons d'l'endret.

RUSTAUT, *se fâchant.*

Qu'est-ce qu'a eu l'effronterie de....

JOUFFLU.

Là ! je l'aurais parié, que c'était pas vous ; aussi, j'leux yons fermé la porte sur le nez. Ah ! ah ! il fallait voir comm'je vous les ons rembarrés.

LISE, *allant sur lui.*

Impertinent ! et qui t'a permis de leur faire un pareil affront ?

JOUFFLU, *reculant el déconcerté.*

Qui ?... qui ?... qui m'a permis.

RUSTAUT, *disant à son tour comme Lise.*

Oui, réponds, pourquoi qu'tu les sa renvoyés?

LISE.

C'est moi, qui leur avais dit d'venir.

RUSTAUT.

(A Lise.) C'est vous? *(A Joufflu.)* C'est ma cosine, qui leux avait dit d'venir.

LISE.

Cours vite réparer ta sottise.

RUSTAUT.

Cours vite réparer ta sottise, ou je te chasse.

JOUFFLU.

Les bras m'tombent! Ah! ça, qu'est-c'qu'est l'maître ici?

LISE.

Qu'il t'suffise d'savoir que lorsque j'ordonne, tu dois obéir.

RUSTAUT.

Oui, lorsque je.... lorsqu'elle ordonne, tu dois obéir.

JOUFFLU.

Mais encore, à c'matin, vous m'avez défendu d'recevoir d'ordres d'personne, que d'vous.

RUSTAUT, *à Lise.*

Ne croyez pas...

JOUFFLU.

Comment! que Mamselle n'croye pas... alors il y en a un d'nous deux qu'est un menteur.

RUSTAUT.

L'Imbécile!

JOUFFLU.

C'est vrai, ça, tantôt blanc, tantôt noir... je n'sais plus auquel entendre. — C'est donc ben conv'nu, c'te fois ci, que c'est Mamselle qu'est le maître?

LISE, *l'appaisant avec des petites tapes sur la joue.*

Oui, mon p'tit Joufflu.

JOUFFLU.

Mon p'tit Joufflu! j'l'étais autr'fois, joufflu; mais à présent, j'maigris qu'ça fait trembler, vous m'croirez si vous voulez, Mamselle, je pèse trente livres d'moins, que lors ue j'ai entré au service d'ici.

LISE.

Sois tranquille, je te promets que bientôt, tu n'auras plus à te plaindre d'personne.

JOUFFLU.

Allons, me v'là aussi bête que not'maître... comm'ça vous caline, une p'tite femme! Hum! j'vas ben vite courir après les violons, laissez-moi faire. *(Il s'en va.)*

RUSTAUT, *à Lise.*

Fallait donc me dire tantôt qu'vous aviez envie...

LISE.

J'veux faire vot'paix avec tout l'monde; je veux que tous les jours après l'travail, on vienne se divertir sous ces arbres; mes sœurs et moi, nous aimous beaucoup la danse, et vous danserez avec nous.

RUSTAUT.

Oh! moi, danser!

JOUFFLU, *ramenant les ménétriers.*

J'les ons rattrapés au bout du verger. Entrez, entrez; maintenant, je cours après les danseurs. *(Il s'en va.)*

SCÈNE XIV.

RUSTAUT, LISE, LES MÉNÉTRIERS.

LISE, *à Rustaut.*

Bon! en les attendant, voyons un peu c'que vous savez faire?

RUSTAUT

Non, non, on s'moquera d'moi.

LISE, *aux ménétriers.*

Eh! vite, un rigaudon.

RUSTAUT

Queu folie, ma cosine!

LISE.

Si jamais vous vous mariez, n'faudra-t-il pas que l'jour d'vos noces, vous dansiez avec vot'femme?

RUSTAUT.

J'suis trop lourd... tenez, voyez. *(Il saute lourdement.)* Pouf! j'vous jure que j'nons jamais appris à danser.

LISE.

Il y a commencement à tout. Allons, Monsieur, supposez que je soyions la mariée.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

SCÈNE XV.

RUSTAUT, LISE, SUSANNE, FLORINE, LES MÉNÉTRIERS.

(Pendant la ritournelle de l'air qui suit, Susanne et Florine sortent de la ferme; Lise leur fait signe de s'arrêter; celles-ci comprennent son intention, se taisent et marquent de la joie, d'être témoins de la scène, qui va se passer.)

LISE.

AIR : *Plus de pitié, plus de clémence, (de la Rosière).*

Le bal commence,
On fait silence,
Tout le monde a les yeux sur nous.
Un peu de complaisance,
Placez-vous.....
Moi, je suis là,
Saluez avec grâce.....
Bon! courage! c'est bien cela.
On se regarde en face,
Ensuite on passe
Et l'on repasse,
Tra, la, la, la, la, la, la, la,
A merveille! c'est bien cela,
Oui, c'est bien cela.

SUSANNE, *s'avançant tout-à-coup.*

Miraque!

FLORINE, *de même.*

Not' cousin qui danse!

SUSANNE et FLORINE, *riant,*

Ah! ah! ah! ah!

RUSTAUT.

Là! je vous l'avais ben dit qu'i'feriont trétous des risées sur moi.

SUSANNE.

Au contraire, j'sommes enchantées d'vous voir en si bonnes dispositions.

LISE, *se sauvant.*

Laissez-moi passer.

RUSTAUT.

Retenez-la donc! la v'là qui s'en sauve! *(A Lise.)* Vous refuserez Pierre Fallot, pas vrai, ma cosine?

LISE, *rentrant dans la ferme.*

Vous saurez ça tantôt, adieu mon cousin.

SCÈNE XVI.

RUSTAUT, SUSANNE, FLORINE.

FLORINE.

J'n'en reviens pas, moi ! est-ce bien vrai qu'vous allez d'venir aimable ?

SUSANNE.

Vous ne couperez pus la corde de notre escarpolette ?

FLORINE.

Vous n'me direz plus quand j'chant'rai, taisez-vous donc, vous m'cornez l'z'oreilles.

SUSANNE.

Peine perdue ; il n'nous entend pas ?

RUSTAUT.

Si, si, j'vous entends, quoiqu'vous disiez ?

SUSANNE.

Tu vois.

RUSTAUT.

Que j'suis un rustre, un butor, un j'ne sais quoi ; c'est vrai, j'en conviens-là.

FLORINE.

AIR : *du Verre.*

Lui-même, il s'accuse à présent ;
Ma sœur, c'est déjà quelque chose ;
L'amour, d'un si prompt changement,
Seroit-il en effet la cause ?
Faut encourager ses efforts ;
J'crois qu'au fond, il a l'ame bonne ;
Convenir ainsi de ses torts,
C'est mériter qu'on les pardonne.

RUSTAUT.

Ça parlez, qu'faut-il que j'fasse, pour qu'vous n'ayez pas d'haine contre moi ?

SUSANNE.

Mais il faudrait d'abord égayer un peu not'solitude.

RUSTAUT.

Oui, vous avez raison.

Je n'vous quitte plus soir et matin.

SUSANNE.

Ce sacrifice est beau, sans doute.

RUSTAUT.

J'irons d'temps en temps chez l'voisin.

SUSANNE.

C'est différent ; je vous écoute.

RUSTAUT.

Et si queuq'garçon, à vot'gré
D'vient amoureux de vot'parsonne,
J'vous doterai, j'vous marierai.

SUSANNE, *vivement.*

Ah ! mon cousin, je vous pardonne.

FLORINE.

Mais regarde donc, ma sœur, c'est qu'il a déjà l'air pus genti.

SCENE XVII.

Les mêmes. PIERRE FALLOT.

PIERRE FALLOT, *accourant.*

(A Rustaut), félicite-moi, mes dix mille livres de rente ont fait un effet! Ah!

RUSTAUT, *surpris.*

Qu'est-c'qu'il dit-donc? comment! la mère Laurent...

PIERRE FALLOT.

La mère Laurent a répondu, c'est tout simple, qu'all'ne ferait rien sans consulter sa fille.

RUSTAUT.

Eh! bien, après?

PIERRE FALLOT.

La d'ssus, la p'tite cosine est arrivée.

RUSTAUT.

Et puis?...

PIERRE FALLOT.

Et puis? ça a été décidé tout d'suite. Oh! ell'n'm'a pas fait languir, va.

RUSTAUT, *au désespoir.*

O dieu, de dieu! la traîtreuse! *(Dans sa rage, il remet ses cheveux comme ils étaient, enfonce son chapeau sur sa tête, et court du côté de la ferme.*

PIERRE FALLOT.

Où vas-tu?

RUSTAUT.

Laisse moi!.. Sesque trompeur!.. J'vas me pendre! *(Comme il va pour entrer dans la ferme, le chemin lui est coupé par une foule de villageois et villageoises, qui arrivent, amenés par Joufflu.)*

SCÈNE XVIII et DERNIÈRE.

Les mêmes. JOUFFLU, CHŒUR *de villageois.*

CHŒUR *à Joufflu.*

AIR: *l'Heureux temps que c'lui d'la moisson, (d'Hélena).*

Est-c'vrai qu'on va danser cheux vous?
De votre part, on nous invite;
Monsieur Rustaut, nous v'là tretous.
Quand l'plaisir s'offre, on en profite.

RUSTAUT, *les chassant.*

Allez au diable! finirez-vous? *(A Lise.)* Mamselle, faut qu'vous m'croyiez ben simpe, pour compter qu'j'endur'rai comm'ça, tout'vos fantasqueries.

LISE.

Ah ! mon cousin, c'n'est point là c'que vous m'aviez promis.

RUSTAUT

Promis !... j'ons ben voulu un moment donner dans l'panneau, mais pis qu'vous n'm'aimez pas et qu'un aut' pus heureux....

LISE, *riant.*

Un autre plus heureux ! ah ! ah ! ah !

PIERRE FALLOT, *riant.*

Un aut' pus heureux ! ah ! ah ! ah !

RUSTAUT.

C'est ça, ricanez encore à mon nez et à ma barbe.

LISE.

Mon cousin, avez-vous bien toute votre raison

RUSTAUT.

Vous n'épousez pas Pierre Fallot?

LISE.

Moi?

RUSTAUT, *à Pierre Fallot.*

Queuqu't'es donc v'nu m'ramager tout-à-l'heure, toi?

PIERRE FALLOT.

Eh ! sarpegué, tu t'es ensauvé comm'si l'diab' t'emportait, si tu m'avais laissé ach'ver, t'aurois su qu'la mère et la fille m'aviont gratifié du r'fus l'pus biau, le pus honnête, et l' mieux conditionné...

RUSTAUT, *transporté.*

Qu'entends-je? on t'a donné ton paquet ! ah ! mon cher Fallot, que j't'embrasse !

PIERRE FALLOT.

Ben obligé, je te r'mercie du compliment.

RUSTAUT, *embrassant la mère Laurent.*

Ma chère tante !

LISE.

Oh ! il faudra plus d'un jour pour vous r'faire, mais j'm'en charge.

PIERRE FALLOT.

J'vois ben d'quoi y retorne, à présent.... C'est un démon, un vrai démon.

RUSTAUT.

Tais-toi donc! tais-toi donc! *(Aux paysans.)* Mes amis, je vous invite tous à la fête, que j'donnerous l' jour d'nos noces.

JOUFFLU.

Si c'jour là pouvait durer toute l'année!

ADMISSION DU THEATRE DE BRUXELLES

VAUDEVILLE.

Air : *Je n'aimais pas le tabac beaucoup, (du Diable à Quatre, nouvelle musique de Solié.)*

LISE, *à Rustaut.*

Soyez soumis, complaisant et doux,
Si vous voulez être aimé pour vous.
Gardez-vous bien d'vous montrer jaloux. (*bis.*)
Confiance entre nous.
Les plaisirs qu'on défend
Tant,
Comme dit la chanson,
Sont
Toujours d'un plus grand prix,
Pris
En dépit des maris.

FLORINE.

La mère Alix dit à Rose un jour :
« Est-c'vrai que Blaise a pour vous d'l'amour,
» Et qu'en cachette il vous fait la cour ? » (*bis.*)
D'un air simple et niais,
Rose répond : jamais,
Mais
Elle sourit à l'écart,
Car,
Rose ben finement,
Ment
En dépit d'la maman,

SUSANNE.

C'n'est point la ville, encor moins la cour,
Dont je voudrois faire mon séjour.
J'aime le village où j'ai reçu l'jour. (*bis.*)
En fait de bons garçons,
Viv'les picards lurons,
Ronds ;
Avec leur air grivois,
Vois,
Ils sont heureux, joyeux,
Eux,
En dépit des fâcheux.

LISE, *au public.*

Le son aigu d'un sifflet malin,
Peut à l'auteur, causer du chagrin.
Ce qui console est dans votre main. (*bis.*)
Un r'vers des plus complets
Laisse de longs regrets,
Mais
Le coup est moins marquant,
Quand
Quelque petit couplet
Plait
En dépit du sifffet.

FIN.

ADMTION DU THEATRE DE RUES

De l'Imprimerie de DOUBLET, rue Gît-le-Cœur, n°. 7.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief